

\* écrit entièrement au Sémaphore du Créac'h sur l'île d'Ouessant en mai 2014, dans le cadre du programme de résidence pour artistes de Bretagne, France.  
Publié la même année dans 'Le petite collection du Goéland Masqué'.

# Cendres

Marcelo Luján

Traduit de l'espagnol par Catherine Le Ferrand

Jeudi, vers 7h du soir, après plus d'un an, j'ai revu ma sœur. J'ai tout de suite reconnu son visage, dissimulé derrière ces lunettes noires et cette casquette à visière ; pourtant, le bateau était à quai, l'équipage avait débarqué, les passagers circulaient sur la jetée, et je n'étais toujours pas sortie de la voiture. Pauline était là, joviale et insouciant. Je vis la masse de son sac à dos au moment où elle se tournait pour parler à un homme de grande taille. Je vis comment sa bouche s'étirait lorsqu'elle lui souriait. Je tardai à aller à leur rencontre. Je tardai même à sortir de la voiture. Nous n'étions plus les mêmes depuis la mort de Maman. Et je ne savais même pas si le temps pouvait apaiser certaines blessures. Sans doute que non. Elle me vit tout de suite. Tout de suite sa main s'agita au milieu de la foule.

Elle m'avait appelée le samedi pour me dire qu'elle viendrait sur l'île. « Je sais que c'est un peu précipité, Nanou, mais j'ai envie de te voir. » Elle ne me disait pas la vérité. Elle ajouta alors qu'ils voulaient profiter du pont de San Isidro. Je me rappelle être restée un moment sans rien dire. Je savais que Pauline vivait depuis plusieurs mois à Madrid, qu'elle s'y plaisait, qu'elle avait trouvé un genre de travail à temps partiel, qu'elle partageait un appartement avec une anglaise. Je connais suffisamment ma sœur pour savoir que tout cela était vrai. Ce que je ne savais pas, parce qu'elle ne me l'avait jamais dit ni laissé entendre dans aucune de nos rares conversations téléphoniques, c'est qu'elle avait un petit ami. Je veux dire un petit ami qu'elle avait eu envie d'amener sur l'île. « Nous voulons ? », demandais-je un peu déconcertée. Pauline, qui n'avait pas l'habitude de tourner autour du pot, me l'expliqua sans cérémonie. Elle eut un petit rire et me donna son nom, son âge, quelques détails physiques, sa nationalité, et précisa qu'il ne parlait ni ne comprenait un seul mot de français. Je gardai le silence. « Je vois. Et vous voulez

passer quelques jours sur l'île ? ». A la hâte, elle répéta qu'elle avait aussi envie de me voir. Elle mentait. Bien sûr je ne le lui dis pas, mais je restai contrariée qu'elle essaie de me faire prendre des vessies pour les lanternes. Il y avait trop longtemps qu'on ne s'était pas vues. Pour calmer le jeu et parce que je ne voulais pas discuter avec elle, je lui dis : « Tu sais bien que tu peux venir quand tu veux ». Elle acquiesça. « Cette maison est aussi la tienne ». Il y eut un bref moment de flottement comme si nous ne voulions ni l'un ni l'autre évoquer le sujet de Maman. « Nous arriverons jeudi soir », me dit-elle « et nous resterons jusqu'à dimanche ». Je crois que je lui ai répondu que ça me semblait bien. Ensuite, nous avons parlé des nouveaux locataires de la maison de Brest, je lui ai demandé si elle recevait régulièrement les virements et elle m'a répondu que oui.

Elle poussa un petit cri et nous nous étreignîmes. En même temps je me disais que nous gênions le passage. Quelques personnes se retournèrent pour nous regarder lorsque Pauline ôta ses lunettes et manifesta de nouveau sa joie par un autre petit cri. Elle me serrait contre elle et je finis presque par penser qu'elle m'avait pardonnée. Je crois que c'est à ce moment-là que sa casquette à visière tomba par terre. Je regardai ses cheveux : noirs, lisses, brillants, magnifiques. Je pensai : elle a les mêmes cheveux que Maman.

— Nanou, voilà Fabián.

Et tout de suite, en espagnol :

— Fabián, ma grande sœur Nanou.

Grand, brun, un peu dégingandé et avec une barbe de plusieurs jours, Fabián se pencha et me planta deux bises.

— Enchantée.

Je souris, et il sourit lui aussi. Il y avait dans son regard quelque chose d'inquiétant.

— Vous avez d'autres bagages ?

Pauline acquiesça et dit :

— Attendez. J'y vais.

Bien qu'il sût qu'elle allait chercher sa valise, Fabián ne fit pas un geste pour l'accompagner.

Pas très loin de l'endroit où nous nous trouvions, les gens s'attroupaient autour des conteneurs à bagages. Je perdais ma sœur de vue et je savais qu'elle en aurait pour quelques minutes. Je me sentis mal à l'aise. Pas seulement parce qu'il était impossible d'échanger des banalités avec lui, mais surtout parce qu'il n'arrêtait

pas de me regarder. J'affichai un sourire forcé en passant les clés de la voiture d'une main à l'autre. Tout près, entre nous et les conteneurs, quelques touristes montaient dans les minibus qui les conduiraient jusqu'au village. Et lui continuait à me regarder comme si rien d'autre n'existait autour de nous, comme s'il n'y avait personne, ni ciel, ni mer, ni rochers illuminés par les derniers rayons du soleil. Je ne sais pas combien de temps s'écoula, mais j'avais l'impression que Pauline ne reviendrait jamais.

Elle avait aussi tardé à revenir lorsque maman est morte. Elle pleurait à l'autre bout du fil et de l'Atlantique. « Pour l'amour de Dieu, Pauline... Qu'est-ce que tu fais là-bas ? Tu n'étais pas à Marseille ? » Elle pleurait, et au milieu de ses larmes, elle jurait de prendre le premier vol de la matinée. Je ne lui dis rien parce qu'il y a des choses qu'il est inutile de dire, mais nous savions toutes deux que ça n'avait plus d'importance. Elle n'a jamais cessé de voyager depuis la fin de ses études. Avec ou sans argent, elle se débrouillait toujours pour être loin. La maladie de Maman, longue mais par moments insoupçonnable, ne l'arrêta pas. Et à dire vrai, cela ne m'avait pas étonné qu'elle soit en Guyane lorsque Maman mourut.

Sur la route du village, c'est à peine si nous avons échangé deux mots. Pauline montrait du doigt par la vitre, et se retournait sans cesse pour donner des explications, sans doute sur la géographie de l'île. Fabián était derrière, à demi penché entre les deux sièges avant, et acquiesçait en silence. J'essayai d'éviter le rétroviseur parce qu'à chaque fois que j'y jetais un œil, je croisais son regard, fixe et énigmatique.

— L'île est superbe.

Puis elle se retourna et parla en espagnol. Il parla lui aussi. À leur ton, on aurait dit qu'ils hésitaient. Je la vis lui caresser le menton, lentement. Ils auraient presque pu s'embrasser. Je commençais à être agacée de ne pas comprendre ce qu'ils disaient et je les interrompis.

— Tu as raconté à Fabián que lorsque nous étions petites nous passions tous les étés ici ?

Elle se redressa sur son siège mais tarda à répondre.

— Jusqu'à la mort de Papa —dit-elle.

Son visage s'assombrit subitement.

— Oui, jusqu'à sa mort. Après, Maman n'a jamais plus voulu y retourner.

Nous passions devant Saint Paul Aurelien. Pauline, en silence, fit mine d'observer l'église comme si c'était la première fois qu'elle la voyait. Je ralentis.

— Mais c'est pour une autre raison qu'elle n'a plus voulu revenir — dit-elle —. Et ça, je ne le lui ai pas dit, et je ne le lui dirai pas.

En partant du Stiff, la maison est à la sortie du village, à l'ouest, sur la route qui mène au phare du Creac'h. Nous étions presque arrivés.

Pauline revint à la charge :

Tu as des nouvelles d'elle ?

Non. Je suppose qu'elle est toujours à Molène. Ou alors elle est morte. Qu'est-ce que ça peut faire.

Par association, et parce que cela venait comme une suite logique, je me doutais qu'elle m'aurait posé des questions sur le bateau de Papa. Nous étions enfants, au début de cette histoire, et tout le monde fit en sorte que cela ne nous affecte pas. Le bateau était une caisse à savon, sans aucune valeur, qui resta des années à pourrir sur un ponton. Longtemps, j'ai imaginé qu'il coulait et disparaissait pour toujours. Je ne sais pas pourquoi je n'en ai pas parlé à Pauline lorsque je l'ai vendu, elle n'y aurait accordé aucune importance. Je ne sais pas pourquoi Maman ne l'a pas vendu lorsqu'elle s'est trouvée veuve : c'était à elle de le faire, pas à moi.

Mais Pauline ne posa aucune question sur le bateau de Papa et en arrivant à la maison, une fois descendus de voiture, ils regardèrent en silence la façade, puis je la vis se blottir contre sa poitrine et l'enlacer. Je m'étais éloignée, j'avais même ouvert le portail. J'observai la scène depuis le jardin, faisant mine d'attendre et de ne pas voir son regard me chercher par-dessus l'épaule de ma sœur.

Ils firent tout leur possible pour éviter que je m'en rende compte, mais ils prirent leur douche ensemble. J'avais préparé un ragoût et pendant que je mettais la table j'entendis un petit coup sur le mur. Et tout de suite un autre. Puis les petits rires de Pauline. Peut-être pour ne pas donner trop d'importance à la situation, ou parce qu'il me sembla le voir passer dans le couloir en direction de la chambre, je sortis de la cuisine et me dirigeai lentement vers la salle de bains. C'est presque collée à la porte que je me rendis compte que je tenais toujours en main la cuiller en bois avec laquelle j'avais remué le ragoût. Ils échangeaient des petites phrases, à voix basse et en espagnol. Elle dit plusieurs fois non, puis elle lâcha un gémissement. Inconsciemment, je mis la cuiller en bois dans ma bouche. Puis je n'entendis plus que le bruit de l'eau contre le carrelage de la baignoire.

Goûte et dis-moi ce que tu en penses.

Ils attendaient tous les deux mon verdict, alors j’approchai le nez du verre et dans le même mouvement j’avalai une petite gorgée. Je la gardai quelques secondes en bouche, j’essayai de la savourer. Il n’était pas mauvais et j’approuvai de la tête.

Il est bon, oui. J’aime bien.

Mendoza — dit-il — . Luján de Cuyo.

Pauline, ses longs cheveux noirs encore humides, m’expliqua ce qu’il voulait me dire. J’approuvai à nouveau en improvisant deux mots d’espagnol. Fabián leva le pouce en l’air. Et me fit un clin d’œil. Le vin n’était pas si bon que cela, en fin de compte. Par politesse, je demandai si le repas leur avait plu. Pauline, comme tout au long de la conversation lui traduisit la question. Sa réponse les fit rire.

Qu’est-ce qu’il a dit ?

Ils riaient toujours. Pauline fit mine de lui donner une claque.

Il dit que oui, mais que...

Il tenta de l’interrompre.

Tais-toi ! Oui, ça lui a plu. Mais toi et moi on lui plaît encore plus.

Je ne me rappelle pas ce que j’ai fait. Probablement boire un peu de vin.

Cette première nuit, j’eus du mal à m’endormir. La chasse d’eau, la porte de la salle de bains, le bruit des pieds nus courant sur le palier, une autre porte, des chuchotements, le grincement du lit. Il est vrai que je ne recevais pas beaucoup de visites, et encore moins de ce genre. J’ai l’habitude de m’endormir dans le silence, parfois - souvent -, en lisant des documents de travail. Pauline, elle, a toujours été bruyante, extravertie et brouillonne. Maman disait souvent en plaisantant que nous étions les sœurs les plus dissemblables de toute la Bretagne. Parfois elle disait même de la France entière. Et c’était vrai. Même physiquement, elle avec ses cheveux noirs et sa peau dorée, et moi avec cette pâleur désespérante que même le soleil d’août ne parvient pas à vaincre. Je ne sais pas à quelle heure je réussis finalement à m’endormir, mais à dix heures moins cinq du matin, Pauline frappa à ma porte.

— Excuse-moi de te réveiller, Nanou.

Je regardai le réveil : je n’arrivais pas à croire qu’il fût si tard.

Fabián et moi nous allons faire un tour.

Je me passai les mains sur le visage.

D’accord — dis-je. Dans l’entrée il y a un jeu de clés, prenez-les.

J’attendis qu’ils soient partis pour m’habiller. On était vendredi et l’idée qu’il restait encore deux nuits me tournait dans la tête. En me brossant les dents, je

remarquai qu'il y avait une culotte suspendue au robinet de la douche. Blanche, en coton, avec un motif sur le devant. Je ne sais pas pourquoi, je me dis que ma sœur avait trente-deux ans. Dans la cuisine, près de la cafetière, ils m'avaient laissé un mot. Il disait : *Viens. Nous sommes à la plage de Yusin. On t'aime. PxF* Je déjeunai en dépouillant le courrier. J'avais réussi à boucler le travail de la semaine dès le mercredi pour pouvoir être totalement disponible pour eux, mais il y avait eu un problème avec un des dossiers et je devais le renvoyer immédiatement. PxF, me dis-je. Et je pensai : Pauline / par ? / Fabián, et si le P est en premier, cela veut dire que c'est lui qui a écrit le mot. Je le relus. Il était en français ! Il ne pouvait pas l'avoir écrit. Ou alors elle l'aurait aidé ? Pourquoi ? C'est lui qui le lui aurait demandé ? Qui en avait eu l'idée ? Je l'imaginais en train d'écrire *On t'aime* et évidemment je me souvenais de lui en train de dire que nous deux nous lui plaisions encore plus. J'éteignis l'ordinateur et je décidai d'aller à Yusin.

Je n'étais pas encore sortie quand je reçus le SMS.

*Cet idiot a laissé l'appareil photo dans la chambre. Sur la table de nuit. Tu peux l'apporter, s'il te plaît ? On t'attend ! Bisous.*

C'était un piège. Mais à ce moment-là, en lisant le message, je l'ignorais.

Il n'était pas sur la table de nuit mais sur un des oreillers. En revanche, ce qu'il y avait sur la table de nuit, près d'une trousse de toilette et quelques câbles électriques, c'était une boîte de préservatifs. Le lit était défait et il y avait des vêtements partout, jusque sur le sol. Ce n'est pas mon genre de fouiller dans les affaires des autres, mais dans cette chambre plongée dans la pénombre, je me sentis envahie par une étrange sensation d'incertitude. Je pris l'appareil photo et je l'allumai. Pauline souriante, Fabián dans la zone d'arrivée de l'aéroport de Nantes, Pauline en train de faire le geste de la paix, Pauline avec une tasse de café. Puis une demi-douzaine de paysages. Je reconnus certains endroits : Le Conquet, par exemple. Je me dis qu'ils n'étaient même pas allés à Brest. Quelques photos du ferry qui les avait amenés à Ouessant, dont certaines prises du pont extérieur : le port, les goélands, les gens en train de se saluer. RIEN D'IMPOSSIBLE peint sur la proue d'un petit bateau de pêche. La mer depuis le pont, la mer et l'horizon infini sur quatre ou cinq clichés. Pauline n'aurait jamais pris ces photos, tout au moins ces clichés absurdes de la mer et du néant. Une île lointaine qui pouvait être Molène, je n'étais pas sûre. Et le port du Stiff. Et la façade de ma maison. Et une femme nue, les cuisses ouvertes, sur un lit, celui-là même où, presque sans m'en rendre compte, je venais de m'asseoir. Les mêmes draps. Sur cette première photo je ne

vis pas le visage de Pauline, mais sans l'ombre d'un doute c'était le corps de ma sœur. Pourtant je ne pouvais pas dire que je le reconnaissais. En réalité, la dernière fois que nous nous étions vues nues, nous n'étions même pas adolescentes. Mais c'était elle. J'aurais dû tout de suite cesser de regarder. Et je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait. Je passai à la photo suivante, puis celle d'après. C'était toujours elle, les cuisses ouvertes. Sur les premiers clichés, sa main descendait au-dessous du pubis, sur les autres, on ne voyait plus son majeur. Puis on le voyait, lui, en train de la prendre par la taille. Pauline était allongée sur le ventre, et au bas de son dos, en lettres gothiques, un tatouage disait *Aller simple*. J'éteignis l'appareil photo et je restai assise sur le lit avec la sensation que quelque chose de liquide me remontait du ventre jusqu'à la gorge. Les images continuèrent longtemps à danser dans ma tête.

Je sortis de la chambre et presque aussitôt de la maison.

En route pour Yusin, j'eus la certitude que c'était elle qui m'avait tendu ce piège, pas lui. J'arrêtai la voiture et je répondis au message de Pauline : *Je viens de voir ton message. J'étais sortie. Je n'ai pas pu prendre l'appareil photo. Je suis désolée. Vous êtes toujours à Yusin ?*

A dire vrai, j'hésitai longtemps à y aller mais pour ne pas me montrer ridicule et prêter le flanc à leurs moqueries, j'y allai. Je descendis à pied et je les cherchai. Fabián était couché sur le côté, le coude planté dans l'herbe. Il fumait. Pauline aussi fumait. En fait, ils fumaient la même cigarette. C'était de la marijuana. Ils m'en proposèrent et je refusai d'un geste.

Viens, assieds-toi avec nous.

Il me semblait impoli de refuser, mais l'invitation consistait à m'installer entre eux deux. Pauline tira une bouffée et fit tourner à nouveau. Je sentis tout de suite que cette fois-ci je ne pourrai pas y couper. Et je ne parle pas de la marijuana. Qu'est-ce qu'ils manigançaient ? Je n'avais peut-être même pas envie de le savoir. Nous fumions. La première et unique chose que j'accepte de me rappeler, c'est la main de Fabián se glissant sous mon chemisier et remontant le long de mon dos. Et Pauline ? Pauline ne dit ni ne fit rien, elle était là, allongée, le visage vers le ciel, les bras au-dessus de la tête et les genoux pliés.

Ce soir-là, nous avons dîné en silence et c'est à peine si nos regards se sont croisés. Et nous avons bu. Beaucoup trop en ce qui me concerne. Le lendemain ils décidèrent de quitter Ouessant. Je ne sais plus sous quel prétexte, quelque chose à propos de Fabián, un problème familial. Pauline ne me le dit pas parce que ces

choses-là n'ont pas besoin d'être dites, mais elle ne souhaitait pas que je les emmène au Stiff. Ils appelèrent un taxi et je me rappelle être restée les regarder par la fenêtre bien après que la voiture eut disparu. Ce week-end-là, je compris, non seulement qu'elle ne m'avait pas pardonné, mais qu'elle ne le ferait jamais.

Naturellement, elle n'avait pas pris le premier avion et elle est arrivée à Brest quatre jours plus tard. Elle m'avait appelée de Denfert Rochereau. Nous n'avions pas parlé longtemps parce qu'elle avait eu des mots avec la compagnie aérienne et sa colère l'empêchait de faire quoi que ce soit, y compris m'écouter. « Et il a fallu que je traverse tout Paris parce que ces imbéciles ont décidé de me faire changer d'aéroport ». Elle vociférait à tue-tête, sans prendre le temps de respirer. La communication passait mal. « Et maintenant cette merde de bus jusqu'à Orly » ! Elle ne me laissait pas parler. Et moi, je voulais seulement lui dire que j'avais fait incinérer le corps, ce que Pauline ne me pardonnerait jamais. Nous savions toutes les deux que Maman n'avait jamais rien dit de spécial à ce sujet, alors oui : la décision venait de moi. Elle continuait à insulter Air France et tous les passants qui la croisaient de trop près. Plus tard, j'en arrivais à penser qu'elle voulait seulement faire oublier son absence et les quatre jours qu'il lui avait fallu pour arriver à Brest. Cette façon de parler sans arrêt n'était rien d'autre, je suppose, que la mise en pratique du vieil adage selon lequel la meilleure défense c'est l'attaque. Sans attendre qu'elle arrête de débiter ses inepties, je me décidai et je lui dis : « J'ai dispersé ses cendres sur le pont de Recouvrance ». Pauline resta muette : comme si la terre l'avait avalée en plein cœur de Paris. J'ajoutai : « Voilà. C'est ce que j'ai fait ». Puis nous nous sommes tuées toutes les deux. Je ne sais pas s'il lui est venu à l'esprit que Maman, si souvent, disait que c'était l'endroit où, un temps, elle avait été heureuse.

*Île d'Ouessant, 2014*